

et ses fêtes, mais une pauvre chambre, remplie de meubles familiers à son enfance, et dont chaque angle, chaque dessin lui retraçait quelque souvenir d'autrefois; elle pensait à ses vieux parents: si bons et si tendres; à la liberté, à la sympathie du foyer domestique; et elle tournait les yeux autour d'elle; elle voyait cette grande salle triste et régulière, ces murs étrangers à sa vie, ces groupes d'enfants inconnus, au visage folâtre ou hautain, insouciant ou railleur, et prenant pitié de son propre isolement, elle avait envie de fondre en larmes. Mais bientôt, ressaisissant un plus ferme courage, elle repoussa ce livre, aux vers pleins d'enchantement et de mé-lancolie, prépara son papier et écrivit quelques lignes à sa mère.

« Chère maman, lui disait-elle, sois tranquille sur mon compte, je suis aussi satisfaite que je puis l'être loin de vous. Madame Maurin est fort bonne pour moi, mes élèves sont intelligentes, je puis disposer de quelques heures que j'emploie à la peinture (et quand je peins, je pense tout jours à nos chères soirées de la rue Duphot); je vais à l'église avec le pensionnat, et je goûte le souverain bonheur de prier pour ceux que j'aime. O cher papa, chère maman, combien alors je vous recommande au Seigneur! Comme je le prie de préserver Gaston au milieu des batailles et de conserver Anaïs dans son berceau! Quand donc vous verrai-je? Mantes est donc bien loin de Paris!... Je vous envoie tout mon cœur, en vous demandant, chers parents, votre bénédiction. Donnez-la-moi de loin et pensez un peu à votre enfant qui vous aime.

Votre respectueuse fille,
« JULIE BERTHAUD. »

Mantes, 1^{er} février 1811.

P. S. « J'embrasse ma bonne Anaïs. Chère maman, j'ai laissé sur la cheminée de ma chambre ma petite croix d'argent, bénite par N. S. Père Pie VII; auriez-vous l'extrême bonté de l'envoyer à mon cher Gaston? Recommandez-lui de la porter sous son uniforme: elle le gardera et le ramènera auprès de nous. Je vous enverrai prochainement quelques bagatelles que j'ai achetées avec l'argent de ma peinture. Ma dernière boîte à wisth n'était vraiment pas mal. Pourquoi ne puis-je plus vous montrer tout ce que je fais?.... Adieu, adieu, ma mère! »

III.—MADAME GODEFROY.

Une année s'était écoulée: Julie, plus accoutumée à ses nouvelles obligations, les accomplissait avec sérénité et y puisait toutes les satisfactions sévères du devoir. Son père et sa mère vivaient tranquilles, devant leur existence à son modestes labours, et cette idée jetait de chaleureux rayons sur les jours les plus tristes, les plus monotones, sur les travaux les plus ingrats que peut imposer l'éducation d'une centaine de jeunes filles. Un jour, pendant la récréation, au moment où Julie terminait une aquarelle d'après Redouté, on vint l'avertir qu'une dame l'attendait au salon. Elle y courut aussitôt, car ce vague espoir: « Serait-ce ma mère? » aiguillonnait ses pas. Elle se trouva en face d'une dame qui lui était inconnue. C'était une personne assez âgée, dont les traits n'avaient point perdu toute empreinte de beauté, mais qui sem-

blait sous le poids d'une tristesse hautaine et chagrine. Elle salua Julie et lui dit brièvement:

« Mademoiselle Berthaud! »

— C'est moi, madame.

— Mademoiselle, je désire avoir un entretien avec vous; mais comme depuis longtemps j'ai perdu l'habitude du monde, je passerai par dessus les préliminaires je viendrai droit au fait. Mon âge, les infirmités dont je suis atteinte, l'isolement où je me trouve, tout me rend nécessaire et la présence d'une personne en qui je puisse me confier, qui veuille me donner quelques soins et me soulager dans la charge de ma maison. On m'a beaucoup parlé de vous, et ce que l'on m'a dit m'a engagée à tenter cette démarche. Vous sentiriez-vous le courage de partager ma solitude, une solitude que votre jeunesse même, je vous en prévienne, ne pourra pas égayer?... Réfléchissez, mademoiselle... je destine quinze cents francs par an à la personne qui voudra occuper cet emploi; sa vie sera monotone, peut-être, mais je ne suis pas exigeante, ni habituée à des soins bien tendres.... On ne m'a pas gâtée sous ce rapport.

La vieille dame prononça ces derniers mots avec une amertume qui fixa l'attention de Julie; elle répondit timidement:

Votre offre m'honore, madame; mais avant de l'accepter, je voudrais consulter mes parents... Je ne m'appartiens pas.

— Ah! sans doute, dit la dame avec une sombre énergie, l'enfant appartient à ceux qui lui ont donné la vie... Consultez votre père, consultez votre mère, mademoiselle, moi, j'attendrai.

— Madame...

— Je reviendrai dans huit jours; madame Maurin connaît nos projets et les approuve. Adieu, mademoiselle; je ne désire plus rien en ce monde, pourtant votre présence dans ma maison me ferait plaisir. Adieu! » Elle remit en partant à Julie une carte sur laquelle celle-ci lut: *Madame veuve Godefroy.*

Julie alla aussitôt trouver la directrice du pensionnat, et lui fit part de l'étonnement où la jetait cette visite. Madame Maurin avait un esprit sensé et une âme bienveillante; elle prit la main de la jeune fille et lui dit:

« Ma chère enfant, je connaissais le dessein de madame Godefroy, et dans votre intérêt, dans l'intérêt de votre famille qui vous est si chère, je désire que vous acceptiez sa proposition. Il m'en coûtera de vous perdre, mais grâce à Dieu, je n'ai pas le cœur égoïste, et je préfère l'intérêt de mes amis au mien propre. Cependant, la nouvelle position qui vous est offerte aura bien des difficultés: ici, vous aviez les ennuis que peut causer une réunion d'enfants indolentes ou espiègles; là, vous vous trouverez en contact avec une vieillesse morose et accablée de soucis. Madame Godefroy est malheureuse, un peu par sa faute, un peu par celle des autres, beaucoup par celle du temps où nous vivons.... elle a besoin d'indulgence.

— Mon excellente amie, achevez de m'éclairer, et croyez que si je vous demande quelques détails sur une personne dont je vais peut-être partager l'existence, ce n'est point la curiosité qui me fait parler.

— Jo le sais, ma bonne Julie. Ecoutez donc une histoire aussi triste que vulgaire.

Madame Godefroy resta veuve de bonne heure; son mari lui laissa une grande fortune acquise dans le commerce, et deux